

« Bousille et les justes »

Jean-Louis Tremblay

Numéro 61, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, J.-L. (1991). Compte rendu de [« Bousille et les justes »]. *Jeu*, (61), 155–158.

matique du drame de Serge, est retournée en une double étreinte : celle de l'expression (Serge aura enfin communiqué quelque chose de vrai à son père) et celle de l'interdit (l'inceste).

Serge sort donc grandi de l'épreuve : il vivra entouré des deux êtres à qui il confie son amour, sa sœur et son père. Que la relation entre Serge et Nicole soit la seule où la communication s'effectue dans une relative sérénité, voilà cependant le vrai scandale de la pièce. Au terme des trois mois durant lesquels Serge s'est éloigné de la famille, Nicole et lui arrivent à la conclusion qu'ils ne peuvent pas se passer l'un de l'autre, quelles que soient les rumeurs de scandale qui les entourent. Tendres et compréhensifs l'un pour l'autre, ils vont même, pour finir, inviter leur père à venir habiter avec eux, à la consternation amusante des deux tantes. Le père accepte sans le dire, les larmes aux yeux : il n'attendait que cela, confiera-t-il dans un élan du cœur qu'il refrène aussitôt pour revenir à ses habitudes. Quant aux bruits qui courent, il refuse d'en parler, il est au courant depuis toujours, il ferme les yeux.

L'inceste vient ici à la rescousse de la communication : on a échangé un interdit local («Popa, j't'aime!») pour un interdit universel, apparemment plus facile à transgresser. La pièce résout le paradoxe initial (communiquer l'incommunicable) en offrant le salut par l'inceste et en proposant une solution originale, mais profondément immorale, à la névrose du sujet familial québécois. Et il n'est pas le seul : l'inceste est devenu un comportement respectable dans notre littérature depuis quelques années (le téléroman de Victor-Lévy Beaulieu, *l'Héritage*, est un exemple de cette sur-représentation). Sa valorisation gratuite et sans conséquence ne laisse pas d'être inquiétante.

michel biron

«bousille et les justes»

Texte de Gratien Gélinas. Mise en scène : Lou Fortier, assistée de Geneviève Lagacé; décor : Monique Dion; costumes : Caroline Drouin; éclairage : Jean Crépeau; musique : Christian Thomas. Avec José Deschênes, Marie-Thérèse Fortin, Denise Gagnon, Benoît Gouin, Marie-Ginette Guay, Antoine Laprise, Jacques Leblanc, Jack Robitaille et Rychard Thériault. Production du Théâtre du Trident, présentée à la Salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec du 19 septembre au 12 octobre 1991.

les défis du répertoire

Le théâtre québécois vit, quelquefois survit, se régénère en tout cas, par vague sinon par vogue. Tout à coup, il devient impératif de monter de larges fresques, produits d'une création collective, de s'engager politiquement dans un Québec sur la voie de l'affirmation, ou de miser d'abord sur les auteurs qui, seuls, auraient le pouvoir magique de faire de notre activité théâtrale le lieu d'expression et d'affirmation de notre identité collective. Cet art pourrait-il être si puissant qu'il ragailardisse toute une société? Au théâtre, on aimerait bien le croire; en fait, notre vie théâtrale évolue, marquée de grands coups de cœur, de stimulantes innovations, sans qu'on puisse nier que surviennent certains retours en arrière, quelques périodes de stagnation, des déceptions et de longs moments d'ennui. Depuis quelques années, les textes s'étant tout de même accumulés au rayon des œuvres dramatiques québécoises et la nouveauté à tout prix s'étant un peu essoufflée, on s'est retourné vers le passé, un certain passé. Notre répertoire ne date, en effet, que de quelques dizaines d'années; certains textes, comme le vin, auront pris du corps ou une autre saveur, ou mieux encore se seront inscrits comme moments marquants de notre dramaturgie.

Déjà, les Cahiers de théâtre *Jeu* avaient consacré à la question du répertoire québécois une partie de deux publications (les numéros 47 et 49).

Les gens de théâtre qui se sont alors exprimés en reconnaissant tous l'existence, et, presque toujours, la pièce *Bousille et les justes* apparaissait, chronologiquement parlant, parmi les premiers textes de ce répertoire méritant d'être rejoués d'ici l'an 2000. Plusieurs fois reprise depuis sa création, elle ouvrait cette année la 21^e saison du Théâtre du Trident. Je me suis donc rendu y assister, très curieux de voir ce qu'était devenu ce texte écrit en 1959 par un auteur qu'on a souvent considéré comme «populiste». Pouvait-on vraiment, à cette époque, écrire une œuvre dramatique originale, intéressante, digne d'être transmise à la postérité, alors que la norme européenne sévissait toujours, que les quelques compagnies professionnelles se désintéressaient du théâtre d'ici — Gratien Gélinas a créé la pièce dans son propre théâtre —, et que la tradition théâtrale à laquelle un écrivain aurait pu aller puiser se révélait bien mince? Il fallait donc un pionnier, quelqu'un qui, de l'intérieur, comme par intuition, à la fois connaisse les mécanismes qui font qu'une pièce accroche son public sans tomber dans la recette et puisse se saisir d'un sujet qui, tout en dépassant l'anecdote pour entrer dans l'univers envié des thèmes universels, permettrait aux Canadiens français de la Province de

Québec de s'identifier. Tous ces défis, Gélinas les a relevés : *Bousille* demeure une œuvre immensément intéressante autant par son écriture dramatique, par sa technique de construction, par la place historique qu'elle occupe et par la société qu'elle décrit, à la fin du régime duplessiste, que par son thème, celui qui veut que la raison du plus fort soit toujours la meilleure ou que l'imbécile heureux puisse le rester, tant qu'il ne dérange pas.

Lou Fortier a choisi de nous re-présenter l'œuvre dans son «langage» original — langue et contexte —, mais cette démarche impliquait néanmoins un certain dépouillement pour que le jeu demeure vrai et que l'impression visuelle ne tombe pas dans la reconstitution réaliste et amusante de *Citéciné*. Sa grande habileté comme metteuse en scène a donc été, d'une part, d'imposer à sa distribution un jeu direct, défini rapidement à grands traits, sans tomber dans la caricature, fixant alors l'émotion dans l'essentiel, et, d'autre part, de situer le cadre de son action dans un ensemble qui, encore là, visait davantage l'efficacité que la reconstitution.

Ne serait-ce que par sa composition, la pièce



Lou Fortier a su «imposer à sa distribution un jeu direct, défini rapidement à grands traits, sans tomber dans la caricature, fixant alors l'émotion dans l'essentiel, et, d'autre part, de situer le cadre de son action dans un ensemble qui, encore là, visait davantage l'efficacité que la reconstitution.»

Photo : Daniel Mallard.

mérite qu'on s'y arrête. Peu d'auteurs, même très contemporains, maîtrisent aussi bien que Gélinas les règles de l'exposition d'une situation et de la présentation des personnages : le premier acte terminé, le ressort de la tragédie est parfaitement monté, et chacun des protagonistes est bien en place sur l'échiquier du conflit qui opposera la famille Grenon, soucieuse de sauvegarder son image de respectabilité, et Bousille, le bon et généreux Blaise Belzile, que le hasard a malheureusement pris à témoin du meurtre qu'a commis le plus jeune fils Grenon; Bousille, en disant la vérité, permettrait à la justice de porter une accusation d'homicide; s'il se parjure, la famille éviterait le déshonneur qui la menace. Dans un cas comme dans l'autre, il y aura victime, et ce sera Bousille l'imbécile. Il n'aura pas su échapper à la loi du milieu.

«Interprété par Jacques Leblanc, [Bousille] gardait sa candeur, sa mièvrerie, sa pauvreté d'esprit, sans tomber dans le ridicule.» Jacques Leblanc (Bousille) et Denise Gagnon (la mère). Photo : Daniel Mallard.



Enclenchée, la machination ne pourra que l'amener à sa perte. Cette longue descente, Gélinas l'a construite comme une mécanique d'horloger. Pas d'action superflue, un dialogue où chaque réplique est significative, des moments de rire, des instants de tendresse. Chez le spectateur naîtra peut-être la révolte devant la fourberie de ces honnêtes personnes et la veulerie de certains personnages. Pour d'autres, cette évocation des années de la «grande noirceur» éveillera le souvenir d'une société entièrement soumise aux exigences du pouvoir. Les jeunes qui assistaient à la représentation, sans doute traqués par un compte rendu à remettre — le soir où j'y suis allé, la salle était principalement composée de cégépiens —, auront reçu un cours d'histoire et de sociologie imprégné d'une sensibilité que les livres ne transmettent pas. Ceux qui ont connu cette époque imaginaient facilement l'intervention du «cheuf» qui, par un coup de fil avant l'exécution finale, aurait peut-être bien pu «arranger» les choses. On aurait sauvé Bousille, mais perdu une pièce, car ce qui s'impose fondamentalement, c'est ce conflit sans issue mais néanmoins très captivant du pouvoir social et de celui de la parole contre l'honnêteté bonasse, le respect, la fidélité, tout cela balbutié dans un vocabulaire de demeuré. Le conflit et le rapport de forces s'expriment aussi beaucoup par le langage dans cette tragédie dont la pierre angulaire demeure Bousille.

L'attardé de village, la bonne âme, la victime du complot des bien-pensants émeut, mais l'émotion vient davantage de la manipulation dont il est victime que du personnage. Interprété par Jacques Leblanc, il gardait sa candeur, sa mièvrerie, sa pauvreté d'esprit, sans tomber dans le ridicule. Il fallait le très grand talent de ce comédien pour que la tristesse devienne risible sans prêter à la moquerie. Benoît Gouin (Phil Vezeau) et Rychard Thériault (Henri Grenon) évoquaient par leur jeu qui échappait au naturalisme la grande force des possédants, des coqs de village. À une époque où l'image sociale prévaut, on règlera ses comptes en famille. Le seul élément faible de la distribution m'a paru Josée Deschênes, dont le jeu n'atteignait pas le registre à la fois réaliste et stylisé des autres comédiens. Le décor de Monique Dion et les

costumes de Caroline Drouin interprétaient sans artifice l'époque où se situe l'action. Les tons sombres du décor et des costumes, l'évocation liée à quelques détails bien significatifs, l'uniformité du traitement permettaient à l'action de se déployer sans qu'on ait eu à recourir au soutien d'une couleur locale «distrayante». Malheureusement, des éclairages trop uniformes tendaient à fondre en un seul moment les différentes séquences de ces vingt-quatre heures que dure le drame, comme dans les tragédies classiques. La production dans son ensemble avait d'ailleurs choisi de mettre en évidence les éléments dramatiques de l'œuvre, plutôt que de miser sur les éléments comiques. Ce parti pris rend davantage justice au texte de Gélinas, puisque ce sont précisément ces éléments qui permettent à l'œuvre de transcender l'époque à laquelle elle est très nettement identifiée. Peut-être aussi parce qu'elle nous livre le portrait d'un ordre social, sans l'interroger ni le blâmer. *Bousille et les justes* nous touche encore aujourd'hui; ses valeurs sont profondément enracinées en nous : on ne s'échappe pas du passé comme un homard de sa carapace.

jean-louis tremblay

«lion dans les rues»

Texte : Judith Thompson; traduction : Robert Vézina. Mise en scène : Claude Poissant; assistance à la mise en scène et régie : Alain Roy; décor : Daniel Castonguay; éclairages et direction de production : Stéphane Mongeau; costumes : Marc Sénécal; voix et musiques : Catherine Gadouas; chorégraphie des claquettes : Danielle Hotté. Avec Valérie Blais (Isobel), Louise Bombardier (Laura, Joanna, Christine, Rachel), Henri Chassé (Father, Ben, Rodney, Bill), Daniel Desputeau (Edward, David, Ron, Tim, Scalato), Christiane Proulx (Sue, Jill, Scarlet), Reynald Robinson (Martin, Father Hayes, George, Michael), Guylaine Tremblay (Lylie, Rhonda, Sherry, Nellie, Ellen). Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 16 septembre au 12 octobre 1991.

comprendre?

À travers le brouillard, les spectateurs distinguent d'abord des balançoires en mouvement qui entourent la jeune Isobel, puis celle-ci, que l'on croit égarée hors de son quartier, est attaquée par une bande d'adolescents. Elle ne désire pourtant



Christiane Proulx, Daniel Desputeau, Louise Bombardier, Guylaine Tremblay et Reynald Robinson dans *Lion dans les rues*. Photo : Yves Richard.